

L'église, la maison, les écuries et décharges, tout était réduit en cendres ; nous ne pouvions découvrir dans les décombres que quelques ferrailles brûlées, des poêles, différents outils de menuiserie, le tout absolument hors de service. De la sacristie et de la bibliothèque qui, grâce à la charité de la généreuse famille du Père Marchand, étaient, on peut dire, richement pourvues, il ne reste absolument rien. Des chrétiens ont pu se procurer quelques lambeaux d'ornements, appartenant à une des deux missions détruites, différents objets de piété, entre autres, le rosaire de votre digne fils, que je vous conserve comme une précieuse relique.

Malheureusement, les soldats ont passé avant moi. Les catholiques, par piété sans doute, les autres par curiosité ou pour d'autres motifs, ont tout emporté ce qu'ils ont pu trouver et se procurer au moyen des sauvages. Quand nous fûmes installés dans notre campement, je réunis tous les Chrétiens afin de me procurer tous les détails possibles sur les événements du deux avril. Tous rejetèrent la faute sur Gros Ours et sa bande et dirent que le coup avait été monté sans qu'ils en eussent connaissance. Quelques-uns, cependant, comprenant qu'il se traitait quelque chose d'étrange, avaient, la veille ou l'avant veille, engagé les Pères à s'éloigner ; mais ils s'y étaient refusés. Le jeudi saint, le P. Marchand se trouvait avec son confrère du lac la Grenouille ; les Chrétiens des deux missions étaient à peu près tous réunis dans l'église du P. Fafard. Pendant l'office les jeunes gens de Gros Ours forcèrent à y entrer les différents Blancs de la place, protestants et autres, et ils y entrèrent eux-mêmes, en costume de guerre, c'est à-dire à peu près nus et tatoués d'une manière étrange. Cette circonstance dû troubler les officiants et leur causer de l'inquiétude. A peine l'office terminé, tous reçurent ordre de se rendre au camp de Gros Ours, missionnaires, sauvages, chrétiens, et blancs, quels qu'ils fussent.

Probablement qu'on n'obéit pas sans quelques observations. Les Pères marchaient en tête, récitant des prières. Ils se trouvaient déjà à une certaine distance des maisons, lorsque l'agent du gouvernement auprès des sauvages refusa d'obéir ; aussitôt une balle le fit tomber mort sur place. Le signal était donné. Presque dans le même temps, à côté de cet employé, un canadien ou métis, nommé Gouin, tomba mort. Delaney fut frappé lui aussi à peu près en même temps. Le Père Fafard pouvait, d'où il se trouvait, voir les victimes tomber ; le Père Marchand, au contraire, se trouvant dans un bas fond, pouvait entendre les coups de fusil mais ne devait rien voir. Le Père Fafard courut donc au secours du mourant et s'arrêta près de Delaney qui vivait encore. Pendant qu'il lui donnait l'absolution, une balle vint le frapper au cou, le renversa, mais ne le tua pas immédiatement. Le Père